

L'un des ravisseurs entre dans la cabane. Dans l'encadrement de la porte qu'il laisse ouverte derrière lui, il fait déjà nuit. L'homme sort les passeports de son sac à dos et commence à les distribuer. Il donne le sien au journaliste. Mais lorsqu'il s'approche de son compagnon, au lieu de lui donner ses papiers, il commence à l'insulter. Il agite une photo dans sa main. C'est la photo de Christophe à propos duquel il était longtemps interrogé lors d'un premier campement et qui lui avait valu d'être frappé au visage. Les djihadistes avaient reçu une information selon laquelle le deuxième Français avait été vu à Bagdad. Ils savent à présent que le chauffeur a menti. La tension monte rapidement. C'est de la folie ! Ils sont en train de les monter l'un contre l'autre. Selon leur logique l'un va craquer et piéger l'autre.

– T'es qui toi ? demande l'homme qui a commencé à distribuer les passeports. – Tu travailles pour les Américains ?

– Il est clean. C'est mon chauffeur, un Syrien. Martin comprend que le sort de son camarade dépend de son intervention. Il a emmené sa femme et son fils en Irak. Une famille honnête, vous pouvez le vérifier.

Mais l'autre bande les yeux de Mohammed et l'emmène à l'arrière du bâtiment.

Le journaliste commence à paniquer.

– Calme-toi, celui qui s'occupait des passeports pose sa main sur l'épaule de Martin dans un geste faussement amical, mais leurs documents retournent dans le sac à dos. Pour toi, c'est OK. Mais pour lui, ça ne va pas du tout. Il t'a espionné pour le compte des Américains. Il devra s'en expliquer.

Le journaliste martèle ses arguments et assure que Mohammed est digne de confiance.

Entre-temps, les autres reviennent. Un air de résignation se lit sur le visage devenu gris du chauffeur.

– Ils mijotent quelque chose, murmure-t-il.

Il passe les mains sur son visage.

Les ravisseurs l'emmènent dehors tandis que Martin reste seul sous la surveillance d'un gars armé d'une kalachnikov. Il se sent impuissant. Il devrait être loyal vis-à-vis de Mohammed, après tout il travaille pour lui, mais il voit bien qu'à cause de cet imprévu ils vont devoir mettre une croix sur leur libération imminente. Après tout, il a fait ce qu'il a pu, à partir de maintenant il doit penser à lui. Il se sent comme une ordure. La nuit froide tombe.

Deux fenêtres grillagées et calfeutrées avec du carton, une bâche en plastique recouvre la terre battue et sert de matelas. Dans le coin, un trou creusé à même le sol en guise de toilettes. Un bidon rempli d'eau potable, une bassine en aluminium pour se laver les mains. Il se bat contre les moustiques pendant deux heures et finit par abandonner.

Le matin, il se réveille dévoré par les insectes et les remords. Sa tête est lourde à cause du manque de sommeil et il lui faut quelques bonnes minutes pour retrouver ses esprits. Soudain, un garde fait irruption (Martin l'a baptisé « *auxiliaire de vie* » car il apporte de la nourriture), lui attache les mains et l'emmène dans une cabane voisine. Là, au milieu de la pièce recouverte de tapis, est assis un homme avec un keffieh couvrant la partie inférieure de son visage. Les djihadistes font asseoir le captif en face de lui, les mains toujours attachées dans le dos.

- Je suis le chef de l'unité de renseignement, commence l'inconnu d'une voix traînante. Le journaliste essaye de ne pas perdre une miette de son discours.
- Et toi, tu es prisonnier de l'Armée islamique en Irak. [...]